

1 Co 6, 12-20 / Lc 15, 11-32

Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

L’Évangile d’aujourd’hui est la parabole du fils prodigue. C’est la plus importante des paraboles évangéliques, le cœur même de toute la compréhension évangélique.

Et voici encore pourquoi elle est si importante. Notre théologie parle très peu de Dieu. Bien que de très nombreux livres aient été écrits sur Dieu, qu’il existe des dogmes de notre Église qui nous enseignent au sujet de Dieu, nous savons pourtant très, très peu de choses sur Lui-même. Nous pouvons dire qu’Il est éternel, infini, mais l’essentiel de ce que nous savons sur Lui provient surtout de la théologie apophatique, c'est-à-dire de la théologie des négations. Et l’une des notions les plus importantes de cette théologie apophatique est que Dieu est inconnaisable.

Or, la parabole d’aujourd’hui nous parle de Dieu plus que toute autre. C’est précisément par elle que nous apprenons qui est notre Seigneur, qui Il est pour nous, comment Il est lié à ce monde, comment Il est lié à l’homme, à Sa création, à chacun de nous. L’Évangile L’appelle Père.

Nous connaissons Son nom, nous lisons chaque jour la prière « Notre Père », mais le plus souvent comme des étrangers, et non comme des enfants. Or l’Évangile d’aujourd’hui montre ce que signifie Sa paternité à notre égard. Nous voyons la véritable théologie de la relation de Dieu à l’homme, à chaque homme.

Dans l’Évangile, deux figures sont présentées, et chacune d’elles est un fils. Et pourtant, ces deux enfants sont totalement ingrats, ils se comportent comme des étrangers et non comme des fils, car si tu as un père, tu dois lui ressembler. C’est ce que l’on dit habituellement lorsque l’on voit un père et son fils ensemble : « Comme il ressemble à son père ! » Ici, dans cette parabole, il y a un père et deux fils qui ne lui ressemblent pas.

L’un des fils exige que lui soit donnée sa part d’héritage, car ce n’est pas le père qu’il veut, mais ce que le père possède et ce dont il peut user. Il dit en substance : je n’ai pas le temps d’attendre ta mort pour recevoir l’héritage, donne-moi aujourd’hui ce qui me revient. Donne-moi ce qui est à moi. Et le père agit comme un véritable père : il lui donne sa part, car « tout ce qui est à moi est à toi ».

Ce fils prend sa part de l’héritage, s’en va, la gaspille, mène une vie dissolue, dépense tout en vain, tombe dans la misère et se retrouve dans un lieu terrible à garder des porcs. Ce n’est qu’en atteignant l’extrême limite de la perdition, de la pauvreté et de la faim qu’il revient à lui-même et dit :

« reçois-moi parmi tes mercenaires » (Lc 15,19).

Il se repente, se frappe la poitrine :

« Père, j’ai péché contre le ciel et contre toi » (15,21),

mais il se souvient que les mercenaires de son père mangent à leur faim. Il retourne en pensant se faire accepter comme mercenaire, car pour lui la relation entre un père et un fils reste incompréhensible, étrangère.

Mais le père l’accueille comme un fils ; il n’a pas besoin de mercenaires. Il lui donne son anneau — non seulement un signe de richesse, mais un signe d’autorité : c’est avec l’anneau que l’on appose un sceau sur les

documents. Autrement dit, il lui rend le pouvoir d'agir dans ce monde en son nom. Il lui donne de beaux vêtements, il organise un festin, il fait tuer le veau gras — image du sacrifice offert pour ce fils.

Et puis il y a le second fils, celui qui ne s'en va pas, qui semble être un fils, mais qui vit comme un mercenaire. Il fait tout correctement, tout comme il faut, on ne peut lui reprocher quoi que ce soit : tout ce qu'on lui demande, il l'exécute ; il observe toutes les règles, toutes les lois. Un fils pieux — mais en réalité un mercenaire, car ce qu'il attend de son père, ce sont des louanges, une récompense, mais pas une relation. Il est offensé par son père, comme le sont souvent les « bons » chrétiens face à la miséricorde de Dieu envers les pécheurs. Ils veulent voir en Dieu pas un père, mais un procureur. Ils cherchent sans cesse en Dieu quelque chose qui justifierait leur haine et leur colère :

« Dieu punit »,

« Dieu doit punir les pécheurs »,

disent-ils sans cesse.

Ils cherchent toujours une raison de haïr et de juger quelqu'un, et voilà que, sous leurs yeux, Dieu pardonne ; le père se met soudain à agir en père envers ses enfants. Cela dérange les hommes religieux. Nous voulons la justice, parce que selon la justice nous attendons une récompense. Mais il n'y a pas de chevreau dans notre vie. Pourtant, nous avons tant lu la Bible ! Nous avons observé les carêmes ! Nous avons tout fait correctement, de la première à la dernière ligne ! Et voilà que la joie et l'amour qui remplissent le cœur du père nous sont totalement étrangers. À l'homme religieux, le père n'est pas nécessaire ; il lui faut un chef, un maître, un souverain, un roi.

Mais Dieu est Père. Et Il ne cesse jamais de l'être. La parabole d'aujourd'hui nous dit tout de Lui : elle parle de la miséricorde paternelle, de l'amour paternel, de la compassion paternelle. Voilà comment doit être un père. Chaque père doit ressembler à notre Père céleste. Et le fils doit lui ressembler. Si tu ne ressembles pas à ton père, quel fils es-tu donc ?

C'est la question que nous pose la parabole d'aujourd'hui. Veux-tu Lui ressembler ? Veux-tu être le fils de ton Père, ou bien veux-tu autre chose de Lui ? Ce « donne-moi ce qui est à moi », et rien de plus ?

Le Seigneur nous a tous créés comme Ses enfants — et nous Lui ressemblons si peu ! C'est la chose la plus terrible qui puisse arriver à l'homme : il n'y a rien de pire que de ne pas ressembler à son Dieu, de ne pas ressembler à son Père. Cette parabole parle de chacun de nous, afin que nous désirions vraiment ce qu'a désiré le fils prodigue : revenir vers son père. Il n'est pas encore devenu un fils, rien en lui ne ressemble encore à son père — et pourtant il possède déjà toutes les dignités du fils. Comme chacun de nous. Rien en nous ne ressemble encore à Dieu le Père — et pourtant tout ce qui est nécessaire pour Lui ressembler nous a été donné, tout nous a été confié par le Seigneur. La seule question est : avons-nous besoin de tout ce qu'Il nous a donné, ou bien voulons-nous seulement le chevreau ?

Amen.